

Un cadavre en première page

Nouvelle

Marie Hélène de Cannière

« À la page 2, tu crois ? Je pense plutôt que ce serait à la page 1 ! Non, sans blague, pour cacher un cadavre, rien de mieux que de le mettre là où il est tellement évident que personne ne le remarque. Les gens ont des œillères, de toute manière. Ils ne voient jamais que leur nombril ... »

« Leur nombril, leurs préoccupations, et tout cela filtré par les idées reçues, les convictions, les zones d'ombre de leur personnalité ... C'est vrai qu'il n'est pas facile d'être réellement vu par les autres. Je ne te le fais pas dire ... »

En effet, il ne croit pas si bien dire, Faolan. Nos rencontres sont ainsi, parsemées de menus plaisirs à faire de l'humour, à nous plaindre des défauts des autres tout en reconnaissant que nous ne valons pas bien mieux, à parler des vicissitudes de nos vies, du petit plat que nous nous sommes concocté, chacun de notre côté. Nous construisons un pont entre nous et nos ciels. Le sien souvent sombre et nuageux, le mien généralement ensoleillé. Qu'à cela ne tienne, nos différences me plaisent. Et à lui également. Enfin, je crois.

Je me souviens de la première fois que nous nous sommes croisés. En vérité, ce jour-là, nos chemins se sont croisés *trois* fois. C'était inéluctable, car le bois près de chez moi est trop modeste pour offrir cent chemins à suivre. Il promenait son chien, je promenais ma solitude. La troisième fois, il a lancé :

« Vous me devez un verre ! »

J'ai ri en répondant :

« Je ne demanderais pas mieux, mais avec le confinement, pas une terrasse à l'horizon. »

« Ah, l'horizon : ligne imaginaire qui recule à chaque fois que l'on croit s'en approcher. »

Il a ri à son tour. Nous avons entamé une conversation, parlant de nos habitudes de promenade. Il m'a révélé un autre endroit où il se plaisait à déambuler, non loin de la forêt communale. Un décor plus sauvage. Où l'on est plus seul.

J'y suis allée le lendemain et depuis, je m'y plonge au moins un jour sur deux. Le paysage y semblait d'abord assez comparable à la forêt que je connaissais : chemin de gravillons tracé par la main de l'homme, boulots qui ont eu le loisir de s'inviter (terrain marécageux oblige), une foule d'oiseaux qui piaillaient dans le sous-bois. Puis, un chemin de terre m'a invité à l'errance. Les fleurs mauves et jaunes me faisaient des clins d'œil :

« Viens, c'est joli par ici. »

Je m'y suis aventurée tout en évitant les orties. La berce du Caucase, malheureusement, je dois l'avoir loupée ce jour-là. Elle, par contre, ne m'a pas loupée. Cela m'a valu deux grosses cloques aux mollets, de la taille d'une balle de ping-pong - brûlures au deuxième degré que j'ai dû soigner pendant une quinzaine de jours. L'on ne m'y reprendra plus !

J'ai découvert un petit pont de bois délimité par deux portillons. Ils protègent les bovins et la biche de la réserve naturelle d'une errance dans le monde des humains, qui leur

serait hostile. Le soleil de cette fin d'après-midi dansait çà et là dans le feuillage de la forêt, offrant un ballet magique. À la lisière du bois, un petit ruisseau enjambait un second pont à portillons. L'eau chantait les louanges de la zone marécageuse qui se dévoilait dans toute sa splendeur. Plus loin, j'ai découvert un banc sous un tilleul. Endroit rêvé pour y digérer le copieux menu d'impressions que je venais de savourer.

« Il faudra que je remercie ... Aï, je ne sais pas comment il s'appelle ! Le Monsieur au Chien. À la prochaine occasion, je me présenterai et lui demanderai son nom. »

À vrai dire, j'ai laissé passer quatre ou cinq de ces occasions avant de m'exécuter. Nous nous croisions de temps en temps lors de nos promenades quotidiennes. Nos conversations étaient de plus en plus longues. Nous enjambions le pas de l'autre, échangeions des bribes de nos histoires de vie. Certains éclats rayonnant de beauté, d'autres acérés ayant laissé de profondes cicatrices. Ainsi va la vie.

Et à chaque fois, rentrée chez moi, je constatais que j'avais omis de me présenter. J'étais dès lors toujours enfermée dans l'anonymat : lui, le Monsieur au Chien. Et moi ? En quels termes pensait-il à moi ? Si toutefois il pensait à moi, bien sûr. Du haut de mes cinquante ans, je me sentais comme une adolescente amoureuse. Amoureuse ? Non. Non, non. Enfin, bref, passons.

Il m'a fallu un jour *entamer* une de nos conversations en me présentant. C'est là que j'ai découvert son singulier prénom : Faolan. Un loup dans la forêt, voilé d'une atmosphère brumeuse, voire ténébreuse. Je me plaisais à découvrir les mystères de cet homme. Bien loin d'assouvir ma curiosité, chaque révélation grandissait mes envies de mieux le voir.

Si nous construisions à chaque hasard partagé un pont de connivence en toute légèreté, nous ne le traversons pas, comme s'il avait été orné d'une pancarte annonçant un quelconque écueil : « Attention, pont dangereux ! » Ou alors cela nous paraissait trop sérieux. Invariablement, nos au-revoir étaient saupoudrés d'à-bientôt, sans que l'un de nous ne prenne

l'initiative de remplacer l'éventualité d'une prochaine rencontre par la certitude d'un rendez-vous. Pour des raisons que je ne connais pas. Ou peut-être que si, je les connais. Enfin, bref, passons.

Ces raisons ont eu raison de nous aujourd'hui encore. J'avais pourtant élaboré le plan de l'inviter à passer une soirée autour d'un verre de vin. Bon, ma meilleure amie me l'avait vivement déconseillé :

« Une femme n'invite pas un homme, laisse-le chasser. »

Elle a peut-être raison. Je manque vraisemblablement de patience pour laisser à un homme tout le loisir de la chasse. Le noble gâchis de mes relations amoureuses pourrait y trouver sa cause. L'une de ses causes, en tous les cas. À tout le moins, mon amie m'a donné pour aujourd'hui l'excuse rêvée à mon dégonflement de dernière minute. Si je n'ai finalement pas invité Faolan, c'est parce que je préfère le laisser chasser.

Acariâtre, une voix intérieure me remet les pieds sur terre :

« Tu parles, ma vieille ! Tu préfères surtout ne pas dévoiler ton cadavre de la première page. »

Assez sibyllin comme remarque. Je préfère l'ignorer.

« Tu es repartie pour ruminer cette rencontre, comme toutes les précédentes. Ouvre ton fureteur intérieur, renseigne le mot clé 'huître' et tu trouveras ton cadavre à la page 1 des résultats. Enfin, le cadavre sera *parmi* les résultats de la page 1. Il ne tient qu'à toi de l'identifier. Allez, go ! »

Elle m'agace aujourd'hui. Elle m'agace souvent. Frimeuse va ! Madame-je-sais-tout ! Que vient-elle planter une huître au beau milieu de la forêt ! Le hic, c'est qu'elle sait vraiment tout. Ce qui m'agace encore plus, d'ailleurs, pendant tout le temps que je mets avant de me rendre à l'évidence. En marchant, j'ai moins d'énergie pour discutaitter intérieurement et je pose plus volontiers les armes de ma résistance. Je marche et j'avance. Cela peut paraître évident, mais cette lapalissade vaut le détour de s'y arrêter.

Je n'aime rien tant que de laisser tourbillonner mes pensées et émotions éparpillées, en apparence décousues. Souvent, elles me guident vers le fameux cadavre de la page 1 : cette évidence qui me crie à la figure, pendant que je fais innocemment la sourde oreille.

La soupe tourbillonnante contient aujourd'hui les ingrédients suivants : un pont à traverser que j'évite d'enjamber, un cadavre invisible qui me crève les yeux, la sourde envie d'être vue par Faolan, le doux désir caustique d'errer dans nos forêts respectives à la recherche de nos trésors enfouis. Qu'est-ce qu'une huître vient faire dans ce mélange ? Quel potage ! Comment m'en dépêtrer ? Je passe sous les peupliers en remâchant le tout, sans qu'il n'en sorte un résultat buvable. Je n'avalerais pas ce breuvage. Majestueux, les grands arbres balancent leurs couronnes au gré de la brise aoûtienne. Un murmure en émane :

« Errer ... errer ... errer ... »

Sans une ombre de miséricorde, le cadavre me fixe, les yeux grand ouverts : errer ! J'ai peur d'errer. L'idée m'angoisse, de me perdre, de faire fausse route, une erreur ou pire : des erreurs. Alors je reste à la lisière de nos hasards partagés. Je préfère les préserver plutôt que les sacrifier sur l'autel d'un lendemain incertain. Comme une huître qui couvrirait jalousement sa perle, pas question de l'exhiber, trop risqué. Car si un verre de vin dégusté à deux sur ma terrasse tourne au vinaigre, j'aurai en vain immolé un plaisir, menu mais assuré. En gambadant chacun sur notre rive sans traverser le pont, nous ne saurons jamais où pourraient mener nos errances. Errances comme flâneries au gré de chemins inconnus. Errances comme égarements au bon vouloir d'erreurs imprévisibles. Physiquement, je mets toujours un pied devant l'autre, mais cette prise de conscience me fige intérieurement.

Affable, ma réticence me sert toute une liste de raisons raisonnables de bivouaquer dans la peur. Je la nourris vigoureusement de toutes les pensées négatives que Faolan pourrait cultiver à mon égard si je l'invitais réellement. Voilà,

c'est clair : j'oublie ce plan idiot. Fiable en toutes circonstances, mon muscle adducteur me barricade solidement.

Ouf, je respire. Enfermée dans mon campement de solitude, rien ne peut m'arriver. *Personne* ne peut m'arriver. Faolan ne pourra ni refuser, ni accepter l'invitation, puisqu'elle restera accrochée au portemanteau des chimères. Je connais trop bien mon décor actuel pour l'abandonner : j'ai mes habitudes, mes repères, mes certitudes, mes cicatrices, mes cadavres de première page, et j'en passe ! Pourquoi irais-je errer ? Non mais, franchement. Je suis bien dans mon inconfort. Inaperçue.

Plongée dans cette cogitation, j'ai parcouru les deux derniers kilomètres les yeux rivés aux pointes de mes chaussures. Ma conclusion rassurante me convainc de rouvrir le regard sur ce qui m'entoure. À cet instant précis, un cycliste habillé d'un gilet rose fluo me dépasse. Le premier millième de seconde, je le traite intérieurement de m'as-tu-vu. Le second millième de seconde, les lettres blanches sur fond rose me fichent une claque en pleine figure :

« Fais-toi voir, sinon tu ne seras vu ! »

Le château de cartes gentiment raisonné que je me suis construit en réfléchissant si profondément, vient de s'effondrer dans un silence assourdissant et n'est plus qu'un ramassis chaotique. Il y a longtemps que je ne crois plus aux coïncidences. Les événements répondent à des mécanismes qui sont des secrets jalousement gardés, voilà tout. Fort heureusement, je viens d'arriver à un passage piétonnier qui me donne le feu rouge, question de reprendre mes esprits après cette gifle. Je m'adosse au poteau.

J'observe intérieurement ce qui reste debout de tout mon ruminement. Il ne reste que la peur. Froide. Droite. Provocatrice. Fermement plantée au milieu d'un pont. Muscle adducteur. Je remarque pour la première fois une présence dans mon dos. Chaleureuse. Flexible. Immunisante. Courant affranchisseur. Tout ce qu'il me faut, c'est un brin de cette audace.

Le feu passe au vert et je traverse.